

Zeitschrift: Schweizerische pädagogische Zeitschrift
Band: 38 (1928)
Heft: 7-8

Artikel: La conférence internationale du bilinguisme
Autor: Bovet, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-788297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

stalten wie dem Seminar mit dem weitgespannten Rahmen seines Lehrplanes doppelt nötig ist. —

Zusammenfassend ist zu sagen, dass wir das praktische Ziel, die fremde Sprache auch sprechen zu lernen, nicht aus den Augen verlieren dürfen, aber es sollen auch die Bildungsschätze gehoben werden, die in diesem Studium liegen. Französisch als die einzige obligatorische Fremdsprache soll bei uns einigermaßen die klassischen Sprachen ersetzen, und im Zeitalter des Amerikanismus, da Europa sich mehr und mehr bemüht, sich dem grossen Lande jenseits des Wassers anzugleichen, ist es zu wünschen, dass etwas vom humanistischen Geist des klassischen Gymnasiums in die moderne Mittelschule einziehe, in der Erkenntnis der uralten Weisheit, dass der Mensch nicht vom Brote allein lebt. —

Das Ergebnis der langen Ausführungen dürfte die Einsicht sein, wie eng die Dinge des Sprachunterrichtes mit der allgemeinen Orientierung des Lebens zusammenhängen; die Zeiten ändern sich, und wir ändern uns in ihnen. Es ist auch sicher, dass die Erforschung der Hintergründe einer andern Disziplin, etwa der Geschichte oder einer Naturwissenschaft, zu gleichlautenden Schlüssen führen würde.

La Conférence internationale du Bilinguisme.

La réunion convoquée à Luxembourg, du 2 au 5 avril 1928, par le Bureau International d'Education de Genève pour étudier les problèmes psychologiques et pédagogiques qui se posent lorsqu'un enfant reçoit un enseignement dans un idiome qui n'est pas sa langue maternelle, a pleinement répondu à l'attente de ses promoteurs. L'idée en avait été très favorablement accueillie par le Gouvernement du Grand-Duché qui a reçu les congressistes de la façon la plus hospitalière. Renonçant à envisager dans leur ensemble les problèmes historiques, géographiques, linguistiques que pose le bilinguisme — et bien décidé à ne pas même mentionner ses aspects politiques — on avait concentré son attention sur les questions qui intéressent les maîtres soucieux du développement de l'enfant.

Même ainsi le sujet était très vaste. Songez que si l'on ajoute aux régions proprement bilingues, les pays à minorité linguistique compacte, les territoires d'immigration, les colonies et les écoles de missions, les provinces et les cantons qui ont un parler dialectal vivant, les zones où le problème ne se pose pas apparaissent presque rares. En fait une partie seulement du programme de la Conférence a été effectivement traité à Luxembourg. Sur les rapports du dialecte et de la langue littéraire à l'école, ni M. de Greyerz de Berne, ni le professeur Terracini de Padoue n'avaient pu venir commenter les mouvements si intéressants dont ils sont les protagonistes.

En une conférence, très brillante, M. Henss de Giessen, a exposé l'état des choses en Allemagne, et M. Möckli, délégué du gouvernement bernois, a communiqué d'intéressants documents sur l'emploi du dialecte dans les écoles allemandes de Bienne.

Des langues indigènes dans les écoles coloniales et missionnaires il n'a été question que dans un rapport où le professeur Frank Smith de Newcastle a résumé les étonnants résultats obtenus au Bengale par West, à partir du moment où celui-ci, renonçant délibérément à enseigner à ses élèves à parler l'anglais, construisit scientifiquement des textes gradués qu'il se borna à faire lire.

Le problème du bilinguisme dans la famille a été exposé par M. Braunshausen de Luxembourg, qui rappela notamment les travaux de Ronjat et d'Epstein et par M. Meyhoffer de l'Ecole internationale de Genève.

Un rapport très riche de M. Henss a fait allusion à des colonies immigrées (allemandes en Bulgarie et en Hollande); Miss Davies a parlé d'écoles juives à Londres, dont tous les enfants sont bilingues.

Mais la plupart des communications avaient en vue des régions de divers pays (Belgique, Tchécoslovaquie, Suisse, Pays de Galles, Catalogne) où se parlent simultanément deux langues, où le milieu comme l'individu est bilingue.

Ce sont celles-là surtout dont nous allons chercher à résumer les conclusions.

On n'a pas cherché à donner du bilinguisme une *définition* plus précise que celle qui se présente couramment à l'esprit: „état d'un individu qui se sert habituellement et pour ainsi dire indifféremment de deux langues. Milieu bilingue: milieu où l'on se sert habituellement, indifféremment, de deux langues.“

Mais on a immédiatement constaté qu'il existait *plusieurs espèces de bilinguismes* qu'il importait de distinguer soigneusement, avant de s'appliquer à en rechercher les effets.

On peut notamment distinguer le bilinguisme familial, le bilinguisme social et le bilinguisme scolaire en les dénommant d'après les facteurs qui jouent dans leur établissement le rôle prépondérant.

Le bilinguisme ou multilinguisme familial est celui de l'enfant qui entendant parler autour de lui, à son foyer même, deux ou plusieurs langues, les apprend pour ainsi dire simultanément. Le regretté Jules Ronjat en a étudié en linguiste averti un cas désormais classique. M. Meyhoffer de l'Ecole Internationale de Genève a montré combien le cas était fréquent dans certains milieux aisés.

Le bilinguisme social est celui où l'enfant, fût-il de famille unilingue, est placé par le milieu dans lequel il vit dès qu'il sort de la maison: par ses jeux avec ses petits camarades, par les emplettes qu'il fait pour ses parents etc.... C'est ce bilinguisme qui règne à Bienne, et dans les districts urbains du Pays de Galles.

Le bilinguisme scolaire est celui que crée pour l'enfant un enseignement donné dans une langue qui n'est ni celle de la famille, ni celle de la rue. C'est celui des districts ruraux du Pays de Galles et, sans parler d'autres districts où la langue de l'Etat est imposée à des minorités linguistiques compactes, c'est aussi dans une large mesure celui des régions où se parle un dialecte distinct de la langue littéraire.

Ces divers types de bilinguismes peuvent naturellement se combiner. Ils donnent alors naissance à des *variétés* si nombreuses que le Dr. Decroly a proposé une sorte de notation algébrique pour tâcher d'en saisir toutes les nuances. Il n'est pas rare, nous dit-il, de rencontrer à Bruxelles des enfants dans la famille desquels le père et la mère parlent deux idiomes différents qui ne sont ni l'un ni l'autre le dialecte flamand que l'enfant entend parler dans la rue, tandis que le flamand littéraire et le français de l'école représentent encore pour lui deux langues de plus. Et pour apprécier ces variétés, on tiendra naturellement compte encore de la plus ou moins grande *affinité des idiomes* qui se disputent le parler de l'enfant. Le bilinguisme gallois-anglais est sans doute différent dans sa nature psychologique du bilinguisme catalan-castillan. Ce qui influera beaucoup aussi sur la situation, ce sera la condition sociale, si l'on peut dire, des langues en présence, la valeur économique, mais aussi la *valeur affective* que l'enfant attache à l'acquisition de chacune d'elles. Le flamand et le français en Belgique ne sont pas dans la même position que l'allemand et le français en Suisse et ainsi de suite. De là, des variétés multiples de bilinguismes dont les effets peuvent être divers et que l'on ne saurait identifier à la légère. En l'absence de tout préjugé favorable ou défavorable, la façon dont est présentée la seconde langue, la *méthode d'enseignement*, est un facteur capital, et les faits présentés à la Conférence inclinent à penser que l'appel sympathique aux tendances spontanées de l'enfant, dont l'exercice s'accompagne naturellement de plaisir, est de nature à atténuer beaucoup, à éliminer peut-être complètement, les inconvénients que paraissent présenter les méthodes traditionnelles tout intellectuelles. Si quelques-unes de ces formes de bilinguisme doivent être considérées comme *normales* et inéluctables et commandent par conséquent une adaptation de l'enseignement aux conditions très particulières qui sont ainsi créées, d'autres apparaissent au contraire à tel des membres du Congrès comme artificielles et pour ainsi dire *pathologiques* : il est possible de les faire cesser et il y a là, dans l'intérêt de l'enfant un véritable devoir.

Sur le terrain du bilinguisme familial déjà, un professeur de langues a proposé à la Conférence de faire aux parents certaines *recommandations* précises : „Ne parlez pas à vos enfants une langue que vous ne connaissez vous-mêmes qu'imparfaitement. Evitez de plonger un enfant dans un milieu linguistique nouveau pour une période très courte, de déraciner les enfants plus qu'il n'est absolument indispensable“. Un autre aurait voulu que nous missions en garde contre l'interdiction, qu'on peut presque dire brutale, de parler à l'enfant à l'école la langue qui est la sienne. On n'a pas cru devoir s'aventurer du tout sur le terrain des conclusions pratiques, avant d'avoir poussé plus avant l'étude des faits, qui se sont révélés singulièrement complexes.

Quels sont les effets du bilinguisme ? Le Dr. Decroly incline à croire qu'ils sont très divers non seulement selon les circonstances mais

suivant les enfants, et qu'il y a lieu en particulier de tenir compte du fait que les enfants sont à l'égard des langues très inégalement doués. En dehors de toute influence linguistique étrangère, les enfants témoignent dans leur parler d'aptitudes très diverses. Pour ceux qui ont pour les mots et les langues un attrait naturel, il se pourrait que le bilinguisme n'ait aucun effet fâcheux — qui sait? qu'il stimulât au contraire leur réflexion et leurs aptitudes linguistiques. Pour d'autres, qui de toute façon, en dehors même de tout bilinguisme, eussent été déjà moins bien alangués, la coexistence et la rivalité de plusieurs idiomes n'irait pas au contraire sans trouble sérieux. Quelle est la proportion relative de ces *bien-doués* et de ces *mal-doués* au point de vue du langage? Est-ce la parole facile ou la langue empêchée qui est la règle ou l'exception? Pour qui devons-nous construire nos programmes, pour qui prévoir les mesures exceptionnelles? Nous sommes encore incapables de répondre à ces questions et pour nous mettre à même d'y répondre, il faut que la pédagogie expérimentale multiplie ses procédés de mesure, ses barèmes et ses tests. Les échelles de lecture, de composition, de vocabulaire en usage aux Etats-Unis, les essais du même genre tentés à Paris par Vaney et Simon, à Londres par Ballard, à Barcelone par Gali, à Genève par Duvillard, Dottrens, Bovet et tout récemment par Prescott, n'ont fait qu'ouvrir la voie. M. Mossé a très justement signalé le fait que pour les linguistes le vocabulaire n'est qu'un des aspects les plus superficiels de la possession d'une langue. M. Bovet a indiqué ce que l'on pouvait attendre de la méthode chronométrique dans ce domaine.

Quoiqu'il en soit de cette distinction entre enfants bien et mal doués, l'étude des *effets du bilinguisme* dans des conditions nettement déterminées s'impose.

Sur la base des observations et des expériences déjà recueillies elle nous est apparue beaucoup plus vaste encore que la plupart de nous ne se l'imaginaient.

M. Henss et le Dr. Decroly ont l'un et l'autre signalé une relation possible entre le bilinguisme avec certains troubles de la *motricité*, avec une maladresse générale, avec la gaucherie et l'ambidextrie, avec le bégaiement, voire avec les mouvements des yeux et le strabisme.

Plusieurs recherches paraissent indiquer un effet du bilinguisme (notamment du bilinguisme scolaire) *sur l'intelligence générale*. Dans les districts ruraux du Pays de Galles, Saer a trouvé que le quotient intellectuel des bilingues était en moyenne de 0.86, contre 0.96 pour les enfants monoglottes du même milieu social. D'après Frank Smith (nous parlons toujours d'expériences présentées au Congrès) le bilinguisme retarderait notablement les *progrès scolaires* des enfants gallois et Toussaint aboutit à la même conclusion en étudiant par d'autres méthodes l'acquis scolaire d'écoliers belges.

Quand l'attention du maître (au Pays de Galles encore, et en Catalogne) s'est portée sur les compositions, ce n'est pas tant la forme que le fond *affectif* des rédactions dues aux bilingues qui s'est trouvée

singulièrement pauvre. Plusieurs savants ont à cette occasion évoqué la valeur affective unique de la langue parlée au nouveau-né par sa mère, et plaidé pour que l'école ne s'en montrât pas dédaigneuse.

Quant aux *effets du bilinguisme sur les langues* parlées par l'individu, ils n'ont guère été mis en doute, et ils s'étendent à tous les aspects du langage: la prononciation, le vocabulaire, la morphologie, la syntaxe. Les méthodes auxquelles on peut avoir recours pour les vérifier sont nombreuses. La méthode chronométrique telle que l'Institut J.J. Rousseau a tenté de l'appliquer à la traduction impromptu, permet de constater les progrès et les reculs. Verheyen à Gand, Conka en Tchécoslovaquie ont étudié le vocabulaire des bilingues par des procédés de dénomination, de définition, de complétion, de classement. Si l'étude porte sur des conjonctions, des prépositions, des adverbess, elle peut dépasser la lexicologie pour atteindre la syntaxe.

Parmi les recherches multiples qui se proposaient à elle, cette première Conférence du bilinguisme n'a pas cru pouvoir en choisir qui lui parussent particulièrement fécondes. Ce qu'il faut pour le moment, c'est le plus grand nombre possible de faits précis recueillis dans des conditions bien déterminées par toutes les méthodes possibles. Il faudra dans quelques années se retrouver pour confronter les résultats des expériences entreprises. Une Commission internationale a été nommée (MM. Braunshausen, Conka, Decroly, Folkierski, Gali, Henss, Junod, Mosset, Prescott et Smith) où dix pays sont déjà représentés. On lui a confié le soin de publier les actes de la Conférence de Luxembourg et de mettre sur pied des questionnaires et des instructions destinés aux parents et aux maîtres disposés à fournir des renseignements détaillés sur des enfants bilingues. Une enquête pourra être lancée dans certains pays où la question est encore nouvelle, pour recueillir les opinions des éducateurs sur l'âge le plus favorable pour les débuts de la seconde langue et les inciter ainsi à s'intéresser à des recherches objectives et précises.

Les savants gallois qui furent les pionniers de ces recherches nouvelles, MM. Saer, Smith et Hughes, ont lieu, nous semble-t-il, d'être heureux et fiers de cette réunion provoquée par leurs remarquables travaux. Ils ont particulièrement apprécié qu'une conférence, consacrée à un sujet aussi brûlant, ait pu se dérouler sans que personne quittât le terrain de la plus rigoureuse objectivité. A peine les dangereux problèmes de l'impérialisme, de l'immigration, de l'autonomisme, si étroitement apparentés à ceux du bilinguisme ont-ils été entrevus comme à travers la portière d'une voiture rapide des précipices béants qui, disparaissant à peine entrevus, ajoutent encore au confort du voyage par la satisfaction qu'on ressent de les avoir heureusement évités.

Pierre Bovet.